

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

LE REFUSÉ

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Le succès de notre satire de la *Marionnette* a dépassé toutes nos prévisions. Nous avons reçu une quantité de lettres nous demandant de ne pas abandonner complètement ce genre dans le *Refusé*; c'est du *Guignol* et du bon, nous dit-on de toutes parts.

Nous ne savons encore ce que le Comité de rédaction décidera à cet égard, mais nous pouvons toujours annoncer à nos lecteurs que le *Refusé* s'est assuré le concours de toutes les plumes qui ont collaboré au portrait-charge de la *Marionnette*.

Le deuxième tirage de notre dernier numéro ayant été complètement épuisé, l'administration du journal vient de faire un troisième supplément que l'on trouvera au bureau de vente, 34, rue Tupin.

**Samedi prochain, le REFUSÉ
éditera un numéro - charge du
SALUT PUBLIC**

Notre grand confrère officiel sera
traité avec une sollicitude et une
tendresse toute particulière.

Drôle ce sera !

PARIS

Notes du Refusé

Le monde des sportsmens doit être content. Il y a quelque temps déjà qu'il n'avait éprouvé une aussi longue série d'émotions diverses. Voici dix ou quinze jockeys qui viennent de mourir ou de s'estropier au champ d'honneur. Les braves se cassent la tête ou les reins, les timides se contentent d'une jambe ou d'un bras.

Toute la haute société parisienne, ce qu'il y a de mieux comme aristocratie de race et de maquillage, s'amuse beaucoup à cet éminent spectacle. Lorsque les jeunes filles du faubourg St-Germain ou du quartier Bréda ont été bien gentilles, leurs papas ou leurs protecteurs (ce sont souvent les mêmes) leur disent en leur pinçant la joue :

« — Vous avez été bien sage cette semaine. Il y a demain courses à Vincennes, je vous y mènerai; vous verrez tuer deux ou trois jockeys. »

C'est là, du reste, l'unique préoccupation des sportsmens.

Les femmes s'étonnent parfois de notre inconstance; elles se plaignent de notre abandon et rappellent avec amertume don Quichotte et la chevalerie. Les femmes ont tort. Si elles nous connaissaient mieux, elles sauraient que nous sommes arrivés à un tel point d'affaiblissement que les chevaux eux-mêmes ne nous passionnent plus du tout.

Ainsi, lorsqu'un parieur va aux courses, il ne s'inquiète plus si tel ou tel cheval arrivera premier; il se demande avec anxiété quelles sont les chances de mort de tel jockey en sautant telle banquette irlandaise.

On ne parle plus maintenant pour les chevaux. On cote la vie d'un homme comme l'on cotait autrefois le jarret de *Patricien*.

« — Dix louis que le jockey à tunique noire rayée bleue se cassera la jambe ou les deux bras. »

« — Je les tiens. »

« — Vingt louis que le jockey à tunique jaune, manche rayée cerise, se brisera le crâne. »

« — Banco. »

Et si d'aventure le jockey coté à l'insolence de revenir sain et sauf à l'enceinte du pesage, ceux qui ont parié sa mort crient avec des visages enflammés de colère :

« — Comprenez-vous ce jockey? faut-il que cet animal ait si peu de cœur que de me faire perdre dix louis, quand il lui était si aisé de me les faire gagner? »

« — A quoi tiennent les choses, murmurent-ils, leur côté les gagnants. Dire que si ce jockey

« s'était seulement brisé la colonne vertébrale, « je n'aurais pas gagné mes vingt louis. Comme les plus petits hasards peuvent quelquefois empêcher les plus grandes chances. »

Du reste, nous vivons dans un siècle où le progrès marche d'un tel pas qu'on aurait peine à le suivre, ce qui explique peut-être pourquoi nous ne le suivons pas du tout.

Ainsi, aujourd'hui tous les spectacles où la vie d'un ou de plusieurs hommes n'est pas en danger nous sont devenus aussi indifférents que l'estime ou le mépris de nos semblables. Cela est si vrai, qu'à l'heure qu'il est, la meilleure façon de gagner de l'argent ou simplement de vivre est de risquer sa vie tous les après-dîners sur un trapèze en face d'un public qui digère. Les malheureux qui n'ont que du talent ou du génie commencent par accrocher leur montre au clou et finissent par s'y pendre eux-mêmes.

Franchement, les pères de famille qui, ne pouvant nourrir leurs enfants, se suicident, ont bien tort de le faire au fond d'une cave, loin de tous les yeux, en se cachant comme d'honnêtes gens.

S'ils se rendaient un compte exact de la férocité bête de ces carnassiers sans courage qu'on appelle les hommes, ils feraient au moins profiter leur veuve et leurs enfants de leur mort.

Ils traiteraient eux-mêmes avec un Dejean ou un Arnault quelconque pour donner soit au Cirque, soit à l'Hippodrome une représentation unique.

Des prospectus, rédigés de la manière suivante, seraient lancés dans le public :

« Monsieur X..., à bout de ressources et ne sachant comment apaiser les cris de ses petits enfants qui hurlent la faim, a résolu de se donner la mort. Désireux d'en faire profiter sa famille et de lui laisser quelques sous, il donnera, jeudi prochain à l'Hippodrome, le spectacle de sa mort. Il se tiendra à la disposition des spectateurs et choisira pour mourir le genre de supplice qui lui sera indiqué. On pourra choisir entre la corde, le pistolet, l'eau, etc., etc. Dans le cas où par hasard la mort n'aurait pas lieu, on rendra l'argent. »

C'est la seule manière d'avoir des salles pleines. Si vous ne me croyez pas, lisez Balzac, et surtout feuillotez l'humanité.

GEORGES PETIT.

LYON

A Monsieur le docteur PANGLOSS

Bourgeois de Lyon.

MONSIEUR,

Vous m'avez fait beaucoup trop d'honneur en m'écrivant une aussi longue lettre et vous voyez en moi un homme fort embarrassé; je ne sais trop comment vous répondre, cela pour une multitude de raisons; d'abord parce que daignant m'adresser certaines questions délicates vous avez négligé de m'envoyer les cinquante mille francs de cautionnement qui me sont indispensables pour y répondre; ensuite parce que j'hésite à troubler l'ineffable sérénité et la sainte quiétude dont votre âme est remplie.

Vous êtes désireux de savoir la cause de nos mécontentements journaliers, de nos continuelles récriminations; nos chagrins fâcheux vous étonnent; vous déclarez ne rien comprendre à nos incessantes ironies. A ce propos, et sans doute pour nous faire toucher du doigt tout le non-sens et tout l'odieux de notre conduite, vous placez sous nos yeux ce tableau qui laisse de bien loin derrière lui les plus champêtres idylles :

« Pour moi, écrivez-vous, j'ai beau regarder de tous côtés, je ne vois que sujets de joie et de satisfaction. La vie est belle; les hommes sociables, encore plus les femmes, le progrès marche à la vapeur; chaque jour d'innombrables découvertes viennent cimenter l'union des peuples, relier les liens internationaux, faciliter l'échange des idées et des produits; chaque jour l'instruction se vulgarisant répand davantage ses inappréciables bienfaits; chaque jour la science, triomphant de la routine et de l'erreur, apporte aux maux les plus grands et les plus faillibles panacées. »

Puis, quittant ce ton bucolique, vous ajoutez à notre adresse cette véhémence apostrophe :

« Quoi, c'est au moment où le progrès sape les vieilles traditions, les préjugés verrouillés, les superstitions usées, c'est au moment où le progrès victorieux éventre la sottise; au moment où, sans souci des siècles, des hommes, des susceptibilités, des partis, des respects, des idoles, il marche vers l'avenir vainqueur et radieux, que des pessimistes, des trouble-fêtes se placent sur sa route pour rire ou pour pleurer. D'où vient cette fureur de critique? A qui s'adresse-t-elle? Que réclame cette tristesse, que veut cette goguenardise? »

M. Pangloss, le brigadier de Nadaud, n'avait pas plus raison que vous. Je saisis votre étonnement, votre amertume, hélas! est loin de me surprendre.

Vous ne comprendrez jamais l'étrange aberration qui nous pousse à désertir la vie ordinaire, à nous mettre en marge de la société.

Quoi de plus naturel? Vous mangez bien et digérez facilement, vous buvez beaucoup et du meilleur, vous avez sous la main tous les plaisirs et toutes les voluptés, vous n'aimez rien. Quand on a le ventre plein de choses exquis, avoir l'âme pleine de sérénité est la chose du monde la plus facile, le moindre croquant en est capable.

La serviette au cou, les pieds étendus, un bon cigare aux lèvres, rêveur à la fin du dîner, vous regardez autour de vous.

Deux laquais attendent dans votre antichambre; faites un signe, ils vous appartiennent corps et âme; leurs gages sont raisonnables; désirez-vous aller rendre une visite à l'aimable enfant qui, par mille raffinements, mille ingénieuses châtiments, berce votre mollesse et passe la main dans votre perruque, levez un doigt, et tout à l'heure vos deux chevaux attelés à votre coupé piafferont dans votre cour. Largement étalé sur de moelleux coussins, vous vous ferez conduire, tout en digérant, chez la belle en train de se parer pour vous.

Croyez-moi, monsieur Pangloss, vous voyez mal. Il y a entre vous et l'humanité trop de choses dorées qui éblouissent vos regards.

L'humanité, la vraie, la cohue des déguenillés. Regardez donc.

Les misères hideuses, atroces, les lèpres, les gales, la vermine, les sales choses qui empestent et se joignent au malheur et à la honte pour enfiévrer les hommes. Les pleurs dans les mansardes, les appétits renoués dans les ventres, les remords reclus dans les cœurs, les rires de pitres qui ont faim, les sourires de filles qui ont froid, les mains glacées tendues, les petits momes serinant les airs du pays avec des voix noyées de larmes, les folles douleurs, les chagrins immenses, en plein soleil, au milieu des places, dans le bruit sourd du va et vient; puis les tristesses mornes, sans issue, qui engourdissent et font ouvrir les yeux tout grands, fixer stupidement la terre, devenir idiot ou fou, vous ne connaissez pas tout cela, Pangloss. Vous demandez où se trouvent ces horribles spectacles? Partout. Mais je vous l'ai dit, il y a entre vous et ces cris des musiques et des coups de grosse caisse pour les étouffer; il y a entre vous et ces laideurs des femmes nues ou en maillot pour les cacher. Vous n'entendez pas, vous ne voyez rien.

Il y a aussi un monde de pensées qui vous est inconnu, et c'est pourquoi votre visage demeure impassible, votre sourire inaltérable, votre digestion infailible. Le monde des poètes.

Les inquiétudes énormes, l'avenir, les questions qui empoignent, ravissent aux choses extérieures et plongent dans la stupéfaction et l'horreur; les pitiés sans bornes, les aspirations d'idéal et de liberté, la vue des cimetières, des grands coteaux, des fougères, des croix, des angoisses, des râles et des morts, les pleurs dans les yeux sans savoir, l'infini dans l'âme sans comprendre, les échecs, les cris, les voix intérieures ou extérieures, les battements du cœur; les choses sombres, vagues, mystiques, qui attirent et qui font peur, les souvenirs de jeunesse ou d'amour, tout ce mélange qui torture et qui rend heureux, notre vie et notre mort, tout cela est pour vous une lettre close que vous n'ouvrirez jamais.

A côté de cette vie où les rêves deviennent souvenirs et les joies remords, à côté de cette vie folle d'extases étranges, il y en a une autre étroite, mesquine, bornée, sans horizon, sans soleil, sans secousse ni sans grandeur.

Celle-là est remplie de plates actions; ce sont quotidiennement de petits intérêts en jeu; les visites, les lâchetés, les jalousies, les médisances, les calomnies, les transactions de conscience; un salon de bourgeois où se jouent des whists en tramant de basses intrigues et des déshonneurs de pauvres gens; pour le corps, pour la brute des jouissances sans l'âme; pour le cœur, pour l'homme des bouffissures d'orgueil et des gonflements de vanité, des croix, des plaques, des écharpes, des honneurs grotesques, des respects de pochade, des têtes qui se courbent, des fanfares qui sonnent, des arcs de triomphe, des dos qui s'arrondissent et des ventres qui disparaissent en gémissements.

Voilà l'unique poésie que vous puissiez comprendre, mon cher monsieur Pangloss, et nous vous la laissons de grand cœur. Cependant, il y a une chose que nous n'accepterons jamais, et vous me comprendrez, bien que je m'exprime à demi-mot, il y a une chose qui, si elle ne nous faisait pas crever de rire, nous fera mourir de douleur.

Par quelle étrange moquerie, par quel singulier contre-sens une poignée de graves bourgeois sans âme, sans cœur, sans intelligence, ne sentant rien, ne voyant rien, ne croyant à rien; par quel immense défi, par quelle force bête des choses ces quelques hommes sont-ils parvenus, avec des dignités de Polichinelle et des ventres de mandarins, à réduire des hommes forts, pleins de vie, de passion, d'amour et de pitié.

Monsieur Pangloss, je ne vous en dis pas davantage; je crains même de vous en avoir trop dit. Mais ne nous accusez plus de rire de tout. Nous avons assisté à de trop émouvantes comédies, nous avons entendu trop de mensonges, nous avons vu trop de vilénies, trop d'injustices, trop de platitudes, trop de saletés pour nous contenir, et nos éclats de rire, tout bouffons qu'ils vous paraissent, ne sont que les échos stridents de nos cœurs brisés.

PIERRE.

LA SEMAINE

Avez-vous lu dans le grand *Salut* cette bouffonne annonce où il est dit qu'en attendant le rétablissement de Mme C. Lemerle, Mme Dalloca qui, pendant plusieurs années, a tenu son emploi à Lyon, s'est mise à la disposition du directeur pour faciliter les rentrées?

Il est triste de voir une feuille presque sérieuse se prêter ainsi à de telles — combinaisons.

Vous savez parfaitement, ô Mons *Salut*, que Mme Dalloca n'a pas tenu son emploi plusieurs années à Lyon, et vous n'ignorez probablement pas que cette artiste qui, par un heureux hasard, se trouve complètement libre de tout engagement, jouera provisoirement — toute l'année!

Un début de supprimé et le public n'y verra que du feu.

On nous annonce la prochaine arrivée à Lyon de Déjazet avec une troupe complète.

La célèbre comédienne donnera quelques représentations dans la bonbonnière des Variétés.

Mlle Meyer, artiste dramatique, fera sa rentrée lundi soir, à 6 heures précises, au théâtre des Célestins, dans *Même Maison*, vaudeville en un acte.

Mme Sallard est, depuis deux jours, dans nos murs, libre de tout engagement (?).

Mlle Rohan, soubrette, engagée en remplacement de Mme Derval, ne prendra son emploi qu'à partir du 1^{er} septembre prochain.

Les personnes qui auraient, dans de bonnes conditions :

Une vie privée à vendre

Sont prêtes de s'adresser aux bureaux du journal, de onze heures à mi-nuit.
On traite à forfait.

La vie privée des gens étant murée, il nous reste la vie privée des bêtes; pour beaucoup, ce sera la même chose.

On m'envoie, de Villefranche, le charmant et inédit petit scandale de famille qui suit. Je cite textuellement :

Ramiano est un beau chat qui a l'honneur d'appartenir à un avocat de notre ville, plus distingué par ses fonctions municipales que par son talent. Ramiano a une figure honnête et des yeux papillards à faire damner un chanoine. Et des airs honnêtes... Il est, en outre, aussi gras que son maître est maigre.

Vous allez voir par quels moyens.

Fatigué de l'abstinence à laquelle le régime de la maison l'avait soumis durant ce dernier carême, Ramiano avise un jour, du haut de la gouttière, la boutique du charcutier voisin! Le fumet d'un jambon vient caresser son odorat; il passe sa langue effilée dans sa moustache, descend en faisant un ronron harmonieux, trouve une porte entrebâillée, se glisse, se glisse, et le voilà dans l'arrière-boutique du disciple de saint Antoine, où il fait dent basse sur un cervelas délicieux.

Le païen!

Il allait passer à un excellent saucisson pour varier ses mets, lorsque l'homme aux cervelas entre et voit cet hôte inattendu. Il fait un bond sur... Ramiano, qui s'élance... dehors et retourne tranquillement se mettre en observation sur sa gouttière, non sans se lécher le museau avec délices.

Mais notre homme a reconnu le matou. Il réfléchit un instant. Un malin sourire passe sur ses lèvres : à bon chat bon rat, se dit-il, et le voilà qui quitte son gras tablier, prend son habit neuf, peigne sa moustache et va trouver l'avocat son voisin. En quelques mots, il a bien vite mis celui-ci au courant de son affaire, en ayant bien soin, toutefois, de lui cacher le nom du propriétaire de l'animal.

En terminant, il demande adroitement s'il a le droit de réclamer des dommages-intérêts.

— Sans doute, lui répond l'avocat, qui ce jour-là ayant fait chère maigre, ne goûtait pas qu'un chat pût commettre une pareille licence, estimez le repas de votre petit gourmand et plaidez, vous gagnerez.

— Alors vous me devez 5 francs, riposte l'homme aux cervelas; Ramiano vous appartient, c'est lui que j'ai surpris en flagrant délit, et, tenez, voyez-le derrière cette lucarne, il se pourléche encore en se chauffant au soleil.

L'avocat se pince la lèvre, tire les 5 francs de sa poche, paie et congédie le plus heureux de ses clients.

Une fois seul :

— Ah! ah! dit-il aussi, à bon chat bon rat, nous allons voir s'il te reprendra envie de compter Ramiano au nombre de tes pratiques.

Vite il fait cette note, qu'il envoie par Claudine, sa bonne :

Une consultation, affaire Ramiano... 10 francs.

Que notre pauvre charcutier dut payer bon gré malgré. On dit que pour se venger, il se propose de mettre le chat en saucisses?!

Un bourgeois et son fils entrent dernièrement dans l'utile établissement dont les sièges sont à l'angle de la rue Impériale et de la rue des Archers.

En sortant, le monsieur donne trois sous à la préposée.

- Pardon, réclame la fonctionnaire, c'est six sous.
- Comment, six sous!
- Oui, vous êtes deux.
- Je ne dois qu'une place, madame, j'ai tenu mon enfant sur mes genoux.

Jules FRANTZ.

A TRAVERS L'EXPOSITION

3^e ARTICLE.

M. Schreyer.

DES chevaux, des chevaux et encore des chevaux. Il y a trois ans, M. Schreyer nous donnait : *Une halte de Cosaques*; les Cosaques n'étaient que le prétexte, car ils étaient entrés à l'auberge et on ne les voyait pas. Mais les chevaux étaient à la porte : ah! fichtre! les beaux chevaux, je vous assure.

L'année suivante, M. Schreyer exposa : *Une charge d'artillerie*. Les artilleurs, n'en parlons pas, mais les chevaux, quelles bêtes!

Cette année enfin, le même artiste nous donne : *Chevaux valaques attaqués par des loups*. — Deux loups approchent avec prudence, car les chevaux se sont pressés l'un contre l'autre, ils ne présentent à l'ennemi que les pieds, et l'ennemi hésite. Hurllements d'un côté, hennissements de l'autre, une plaine abrupte, sauvage, l'hiver dans toute son horreur, moins la neige pourtant. C'est une belle et bonne toile, mais pourquoi cette persistance de l'artiste à ne peindre que des chevaux? Pourquoi n'essaie-t-il pas des bœufs, des moutons, que sais-je? pourquoi ne sort-il pas de cette spécialité : le cheval? Il finira par se rouiller, il a commencé déjà, car le public, qui demande du nouveau, murmure : Ah! M. Schreyer, c'est toujours la même chose.

M. Maisiat.

CECI nous représente un paysage dont un pied d'ortie fait tous les frais. La plante maligne est en fleurs et un papillon curieux vient voltiger à l'entour, l'imprudent va s'y reposer peut-être, mais de mignons boutons d'or lui tendent leurs corolles protectrices. Tout cela est fort joli et fort bien peint, mais nous préférons *Flour et fruits* du même artiste.

Cette toile, du reste, a mérité les honneurs du grand salon. On voit s'échapper d'un saladier des pêches, des poires et du raisin, quelques roses encadrent ces produits de Pomone, le tout charmant. — M. Maisiat, déjà médaillé en 1864 et 1867, est un artiste d'un talent sérieux, tout ce que nous avons vu de lui est étudié, l'éché, caressé avec soin. L'école de Lyon doit être fière de M. Maisiat, son élève, je n'ose pas dire le meilleur, mais à coup sûr un des meilleurs.

M. Courbet.

NOUS voici en présence de l'une des plus grandes personnalités artistiques de ce siècle. Discuté, nié, bafoué par les uns, critiqué, approuvé, louangé par les autres, M. Courbet est un peintre d'un immense talent. Travailler infatigable, producteur étonnant, dessinateur de premier ordre, si parfois ses toiles pechent par un coloris négligé, vous êtes certain, malgré tout, d'y

rencontrer ce je ne sais quoi qui fait dire : voici un maître!

Quoi de plus joli que son *Chevreuil chassé aux écoules*. L'animal est arrivé dans une éclaircie du bois, il ne perçoit plus aucun bruit, les chiens sont dérouterés, les chasseurs perdent la tête. La pauvre bête aurait quelques velléités de se reposer là et d'attendre les événements, mais l'instinct de la conservation parle plus haut que la fatigue. Il va partir, mettre deux ou trois lieues de plus entre lui et ses ennemis; pourtant quelle jolie clairière, que ces arbres sont donc beaux, comme les touffes d'herbe sont appétissantes?

Tous les salonniers ont loué cette toile, l'une des meilleures de l'Exposition, mais ils se sont rattrapés sur l'autre : *L'aumône d'un mendiant, à Ornan*. Avec cet acharnement qui frise le parti pris, ils ont éreinté Courbet, jusqu'à Gautier, le doux et complaisant Gautier, qui a mêlé sa goutte d'absinthe à l'absinthe des autres.

Un mendiant donne le dernier sou qui lui reste à un pauvre petit plus malheureux que lui. L'enfant envoie un baiser à l'homme charitable. Sur la gauche, une femme *fléchée* à terre allaite son maigre bébé, un chien regarde avec inquiétude, voilà tout. Cette toile sainte la misère, ces parias de la société puent la vermine, la souffrance et le besoin. Les vêtements sont troués, sales, déguenillés, horribles, c'est du réalisme dans toute son acception. Le sujet étant donné, Courbet ne pouvait le rendre autrement et, malgré l'opinion de tous mes confrères, malgré ces visiteurs insouciant qui se flanquent un lorgnon sur l'œil et disent : Dieu! que c'est laid! je persiste à dire que cette toile est bonne. Mais elle est signée Courbet, le bon émissaire de toutes les plumes en goguette, et pour finir par une critique, j'affirme qu'aux yeux du public, *L'aumône du mendiant* n'a qu'un défaut, c'est sa signature.

M. Jacobsen.

L'AUTRE jour, je feuilletais chez moi le livret du Salon, et quel ne fut pas mon étonnement en lisant cet intitulé de toile : *La-t-il ou ne l'a-t-il pas?*

Le lendemain, j'étais à l'exposition pour l'ouverture des portes, je courus à la toile si bizarrement nommée. Chemin faisant je me disais : Sacrebleu! s'il allait ne pas l'avoir. — J'arrivai anxieux, je braquai ma lorgnette, malédiction! il ne l'avait pas!

Quoi! allez-vous me dire, je n'en sais positivement rien. La toile, assez pauvre de M. Jacobsen, représente deux joueurs dont l'un fait une mine piteuse. De déduction en déduction, j'en suis arrivé à penser que ce dernier n'a pas quinte, quatorze et le point, mais je n'en suis pas persuadé.

Ce que je sais bien, par exemple, c'est que M. Jacobsen n'aura pas la médaille pour cette toile-là, oh! mais non.

Emile LAMBRY.

UNE PROLESSE

Un fait vient de se passer qui vaut qu'on le raconte.

Un jeune homme entretenait des relations amoureuses avec une fille, chanteuse d'un café-concert de notre ville. Il entretenait aussi la fille, aidé en cette opération par plusieurs autres personnes. Ces quelques idiots, attelés à ce char, n'avaient pas là ce qui s'appelle une sincérité. Chacun d'eux devait, non pas dans la mesure de ses moyens, mais dans une mesure fixée par cette intéressante personne, coopérer à son bien-être. Or, un beau jour, un créancier la poursuivait pour une somme de mille francs. Notre jeune homme avait, paraît-il, été déjà sollicité par elle plusieurs fois d'avoir à s'exécuter, car elle lui écrivait :

« Mon bonhomme, « J'ai assez de tes balancières. Tu promets toujours « et tu ne tiens jamais. Moi, comme une bonne fille que « je suis et honnête, je te donne de l'amour à crédit, « loyalement, croyant, comme tout bon commerçant, « me trouver plus tard remboursée du prix de ma marchandise. Il n'en est rien. Tu comprends bien que « ça ne peut pas toujours durer comme ça. Viens ce « soir, mais apporte des fonds, sans quoi, si tu ne « des pas ton arriéré, tu sais, — pas de nanan. Arrange- « toi comme tu voudras. Tu devrais comprendre à ton « âge que la marchandise que je t'offre, ça ne se casse « pas, mais ça s'use. »

Sur quoi, le pauvre jeune homme se désespère. Il s'arrache quelques cheveux et dérange sa raie. Il va solliciter chacun de ses amis. Ah! ouiche! rien. Son amour-propre se trouva alors balancé entre deux extrêmes également saignants, également honteuses, également terribles, pour lui du moins. Celle de dire : « zut » à la chanteuse (ce que vous auriez certainement fait et moi aussi), et celle d'aller répondre, devant la cour d'assises, d'un vol quelconque. Un homme intelligent il choisit cette dernière extrémité. Il est pincé, puis arrêté. C'est alors que, pour couronner l'édifice, il s'enfonça un poignard dans le flanc.

Voilà un garçon qui, on peut le dire, est un homme fort.

Le plus drôle, c'est que toutes les chanteuses dont le nom a la même initiale que la gueuse précitée, réclament dans les journaux pour n'être pas confondues avec elle. Elles assurent qu'elles sont toutes de la plus entière vertu et qu'elles sont incapables de se mettre à

prix. Elles n'osent passer devant Nanterre, de peur d'humilier les rosières, moins rosières qu'elles, qu'on y couronne. Au lieu de recevoir de l'argent, elles en donnent; au lieu d'être entretenues, comme la misérable qu'elles désavouent, elles entretiennent elles-mêmes des hommes auxquels elles donnent journellement les meilleurs conseils, pour les mettre dans la bonne voie, etc., etc.

On prétend que, dans la série de lettres, il s'en trouve une dont la signature est justement celle de la coupable.

Ça se pourrait bien, ça. Qu'en dites-vous?

Edmond MAGNAC.

A BATONS ROMPUS

Les ballons captifs.

J'étais allé, ces jours derniers, faire, comme tout le monde, un voyage au petit cours dans la nacelle du ballon de l'Hippodrome et, en regardant cet aérostat qu'un câble retient à la terre, je pensais aux nombreux ballons captifs de la vie.

A chaque pas, en effet, et chaque jour ne voyons-nous pas autour de nous quelque ballon captif? Nous-mêmes, parfois, n'avons-nous pas le nôtre?

Voyez ce journaliste libéral, ardent et convaincu; il est forcé de tirer lui-même la corde du ballon qui emporte ses idées et ses aspirations dans des sphères plus élevées, s'il ne veut être condamné à gémir dans une prison et à payer des amendes formidables. Son talent est un ballon captif!

Songez à cet inventeur sans argent qui voit, faute de capitaux intelligents, la découverte fruit de ses veilles et de ses travaux, enchaînée dans le néant par la misère, ce câble de tant de ballons! Son génie est un ballon captif!

Remarquez les peines, les déboires de ce jeune écrivain, inconnu encore, qui, faute de notoriété acquise, ne peut se faire ouvrir la porte d'un théâtre, ni celle d'un éditeur. Son avenir est un ballon captif!

Et cet auteur célèbre, illustre, aimé et applaudi! Lui aussi a son ballon captif, et c'est la censure qui tient la corde.

J'en passe, et de nombreux, pour ne plus parler que du plus grand, du plus beau, du plus noble des aérostats : — La Liberté!

Hélas! la Liberté elle-même est un ballon captif! La corde a bien été relâchée un peu, de ci de là, dans ces derniers temps, mais cela ne suffit pas et un jour viendra, je l'espère, où elle sera coupée tout à fait.

Ce jour-là, nous verrons le sublime et lumineux aérostat, débarrassé de toute entrave, s'élever majestueusement dans les airs et planer sur nos têtes.

Un nouvel argument parlementaire.

L'événement de la semaine dernière a été le pari de cent mille francs offert par MM. Braine et Pouyer-Quertier aux orateurs du gouvernement en plein Corps législatif.

Il est évident que cette manière de comprendre la discussion est entièrement nouvelle, — en matière politique du moins.

Jusqu'à présent, cet argument sonnait et trébuchant n'avait été mis en pratique que par M. Lob, l'inventeur d'une eau destinée à *recheveler* les crânes chauves et par M. Paulin Limayrac, aujourd'hui préfet du Lot — du gros lot, sans doute — alors rédacteur en chef du *Constitutionnel*, et qui paraît que son journal n'avait jamais été désavoué par le gouvernement.

Il me paraît certain que Caton l'Ancien n'a jamais songé, au moment de lancer son fameux « *Delenda Carthago* » à dire aux sénateurs romains : « Oui, Messieurs, j'offre cent mille sesterces à qui me prouvera qu'il ne faut pas détruire Carthage. » Cela manque à la gloire du Censeur.

Si, comme tout porte à le croire, cette nouvelle figure de rhétorique prend racine dans l'éloquence parlementaire, il faudra dorénavant être très-riche et très-désintéressé pour briguer un mandat de député.

Les hommes au cœur noble et généreux qui se porteront candidats de l'opposition aux prochaines élections devront faire distribuer, dans leur département, des professions de foi ainsi conçues :

« Messieurs les électeurs,

« J'ai quelque chose comme qui dirait quatre cent « mille francs de biens au soleil et mon seul désir est « d'employer cette fortune à la défense de vos intérêts. « Nommez-moi donc et j'offrirai cent mille francs contre un sou au gouvernement toutes les fois qu'il ne « sera pas de mon avis. Je vous donne ma parole « d'honneur que je le ferai sans hésiter — (sous-enten- « du : D'autant plus que ça n'engage à rien) — dussé- « je y perdre jusqu'à la dernière culotte

« De votre dévoué compatriote qui compte sur vos « sympathies et sur vos voix.

D'ARGENCOURT,
« Candidat parieur. »

Choses et autres.

Un Monsieur sortait d'un modeste établissement à 15 centimes.

Tout en payant, il dit à la buraliste :

— Hum! ça ne sent pas la rose, ici.

— Ne m'en parlez pas, Monsieur, fit celle-ci; depuis quelque temps il est venu s'établir un restaurant ici près, ce n'est plus tenable.

Un descendant de Calino admirait une gravure représentant un souterrain.

On lisait au-dessous : *Vue intérieure de la grotte de...*

Au premier plan, le dessinateur avait fait un hibou qui, effrayé par l'approche d'un visiteur, s'enfuyait à tire-d'ailes.

— Est-ce cela, demanda le jeune Calino, que l'on appelle une *vue à vol d'oiseau*?

OBSERVATIONS ATMOSPHÉRIQUES.

Le soleil continue de nous inonder de ses rayons, tout fait présager une année exceptionnelle. Le nez d'Hyacinthe bourgeoise, celui d'Hippolyte Lucas est tout en fleurs et celui d'Eugène Grangé est couvert de fruits.

Une actrice bien connue de l'un de nos théâtres a fait, il y a deux mois, la connaissance d'un riche étranger auquel elle n'a encore accordé que de menues faveurs.

— Pourquoi lui tenir ainsi rigueur, demandait une amie, et si tu es décidée à céder à ses vœux, pourquoi le faire soupirer si longtemps?

Je connais mes auteurs, ma chère, fit l'actrice, et j'ai lu le *Polyeucte* de Corneille, dont le quarante-deuxième vers dit positivement que :

Le désir est plus grand quand l'effet se recule!

J. PELPEL.

LETTRE

DE

BONAVENTURE FURET

X

Les gens de parti.

Ce n'est pas tout que d'être homme; encore faut-il être citoyen, en exercer les droits et en supporter les charges.

Pour ce qui est des charges, l'administration des contributions directes évite aux citoyens tout travail d'esprit en leur présentant, de temps à autre, de petites feuilles imprimées où chacun peut facilement voir dans quelles proportions il contribue aux ressources nationales. Si le contribuable n'est pas absolument intelligent, il est aidé par la sommation; s'il ne l'est que médiocrement, il y a la contrainte; mais s'il ne l'est pas du tout, on met à son service une kyrielle de petits papiers de différentes couleurs qui l'instruisent complètement et sauvegardent le budget.

Quant aux droits, ils consistent surtout à prendre une part plus ou moins directe à l'administration de l'Etat. C'est le plus flatteur, donc c'est le plus important.

Jaloux de jouer mon rôle politique, je pris la résolution de jeter le poids de ma volonté dans la balance nationale. Seulement je fus, dès l'abord, quelque peu embarrassé : Qu'est-ce qu'il fallait faire pour cela? Je pris mes informations et l'on me dit qu'il fallait commencer par voter, attendu qu'on avait décidé que dorénavant tout Français, même celui qui ignorait les attributions du garde-champêtre ou la définition du gendarme, était apte à nommer les députés et les conseillers généraux. Cela me donnait un droit, donc c'était logique.

Cependant j'eus encore besoin d'un renseignement : Pour qui fallait-il voter?

Cela dépend — me répondit-on — êtes-vous légitimiste, orléaniste ou républicain?

Je n'étais, je l'avoue, ni l'un ni l'autre, je voulais seulement aider à conduire le vaisseau de l'Etat, mon ambition n'avait pas été plus loin, ni ma réflexion non plus. Mais je vis clairement alors qu'il fallait de toute nécessité que je fusse républicain, orléaniste ou légitimiste.

En conséquence, je me présentai d'abord chez un partisan de la branche aînée, pour lui demander de m'instruire sur sa manière de voir en politique.

A l'annonce de mon nom modeste, monsieur le marquis Sosthène de Temps-Jadis me reçut du haut de ses trente-six quartiers.

« Mon cher, me dit-il, vous n'êtes pas de sang et « vous avez toute une instruction à faire. Néanmoins, « je puis vous dire, en quelques mots, sur quelles ba- « ses s'appuient les principes de l'homme bien pen- « sant :

« D'abord avant tout, il faut que vous sachiez que « le Roi possède sa couronne et son peuple de droit « divin; qu'il est d'une nature supérieure à celle des « autres hommes, que ceux qui l'approchent sont faits « d'une argile plus pure que les vilains, et que la ville « de Rheims doit sa réputation au sacre et non à ses « biseuits.

« L'Etat se divise en trois grandes castes : la No- « blesse, le Clergé et le Peuple. La Noblesse possède « et commande, le Clergé prie pour la Noblesse que « le Peuple nourrit. Nous avons bien laissé quelques « immunités au clergé, mais c'est parce que le droit « d'aînesse l'a composé d'une bonne partie de nos ca- « dets qui doivent vivre et qui s'en acquittent assez

« bien, les gaillards. Et puis le ciel garde ses accommodements, surtout à ceux qui sont bien avec lui, et le Clergé est un excellent intermédiaire pour ces sortes de choses. Enfin, un bon légitimiste ne doit pas ignorer que Napoléon était, non pas un souverain comme on a voulu l'insinuer, mais le général de S. M. Louis XVIII et qu'il a administré le royaume pendant une absence que fit le roi pour cause de santé. Avec ces données politiques et historiques, vous pouvez avoir une idée de la légitimité. »

Je quittai le légitimiste en le remerciant infiniment de sa complaisance, et repassant dans mon esprit ce qu'il m'avait dit, je fis plusieurs réflexions qui m'éloignèrent de sa façon de penser. En effet, examinant le mot de légitimité, je me rappelai involontairement ce vers de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Et comme celui qui fait peser son sabre sur le front de ses semblables ne me paraît pas moralement, ni logiquement légitime, je me dis tout naturellement :

LA LÉGITIMITÉ EST L'ILLÉGITIMITÉ CONSACRÉE PAR LA SUCCESSION.

Et je pensai qu'être légitimiste n'était pas mon fait.

Alors je m'en fus chez un orléaniste. — Il s'appelait monsieur Casque-à-Mêche et avait été créé baron par Louis-Philippe I^{er}, roi des Français en général et des bonnetiers en particulier.

« Ah ! monsieur, me dit-il, quel bon et excellent régime que le nôtre ! On est en paix, on gagne énormément d'argent, on achète beaucoup de propriétés ; le boutiquier tient tous les ministères et l'on donne des petites fêtes de famille où l'on n'oublie jamais de faire parader la garde nationale — la garde civique, monsieur, avec des bonnets à poils et des pantalons blancs, des sabres à dragonnas tressés et des postes où l'on passe la nuit, ce qui est inappréciable pour les hommes mariés. Et les Princes parcourent les rangs, car toutes les popularités sont bonnes, et l'on ramène les cendres des grands capitaines morts en exil, car l'appui du chauvinisme n'est pas à dédaigner. Et puis les antichambres des ministères jouent un vrai rôle, et quelle source de cancanes charmants ! Et les bals de la cour ! une bonne cour pas fière, où le plus simple grenadier peut coudoyer son roi. Si Louis-Philippe avait duré cinq ans de plus, le grenadier lui tapait sur le ventre ; dix ans, il le tutoyait. Voyez-vous d'ici la nation et le roi s'en allant bras dessus bras dessous, comme une paire d'amis ? Trouvez-moi un intérieur flamand qui vaille cette scène de famille ! »

Ainsi parla M. le baron de Casque-à-Mêche.

Cette apologie des satisfaits par eux-mêmes ne me rallia pas, malgré la douce quiétude qui y régnait, et j'écrivis sur mes papiers consacrés aux études historiques ce mot qui me parut heureux.

UN SOUVERAIN ORLÉANISTE EST UN LOUIS XIV ÉCHOUÉ SUR UN PHILIPPE-ÉGALITÉ.

Feuilleton du Refusé

N° 27.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE.

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE IV.

Jacques.

Il n'eut qu'à traverser la rue, car la maison où habitait cette dernière faisait, comme nous l'avons dit, face à celle où habitait Seulet et Lilia. L'appartement qu'occupait la mère La Grise et son fils ne comprenait qu'une pièce plus longue que large, avec une seule fenêtre à petits carreaux et un plafond si bas, qu'un homme, en se haussant un peu, pouvait à peine le toucher de la main. Quant au mobilier, il n'était pas riche, comme vous pouvez le voir. Il y avait, à droite en entrant, un lit dans une espèce d'alcôve fermée par des rideaux rouges. C'était la chambre de la mère La Grise. Dans un coin, près de la fenêtre, un lit de sangle était caché aussi par des rideaux qui pouvaient être, selon qu'on le désirait, bleus ou verts, car ils étaient si vieux et si usés, qu'il était bien difficile d'en connaître la vraie couleur. Une mécanique à dévider, un métier de tisseur, des chaises à moitié dépaillées, un tabouret sur lequel reposait paisiblement un gros chat noir, une table dressée contre le mur et couverte de papiers, un poêle rouillé avec de gros cornets qui s'enfonçaient dans le cheminée, tel était, à peu de choses près, l'ameublement de cet intérieur.

De chez le baron Casque-à-Mêche, j'allai chez un républicain avancé du nom de Jean Lagrève. C'était un homme barbu, à longs cheveux et à tempérament sanguin.

Dès les premiers mots il s'emporta :

« Bonaventure Furet ! s'écria-t-il, tu n'es donc pas un frère, que tu n'as pas tété les principes, que tu n'en es pas saturé, abreuvé, repu ! Tu ignores, malheureux ! tu avoues que tu ignores ! mais tu es un misérable d'ignorer ! Puisqu'il en est ainsi, je veux te dire les trois articles de la foi républicaine, qui sont : liberté, égalité, fraternité. « Oui, tous les hommes sont libres, et si tu as le malheur de dire non, je te fourre en prison ! « Oui, tous les hommes sont égaux, et si tu pousSES l'insanité jusqu'à le nier, je me fais membre du comité de salut public et je te juge ! « Oui, tous les hommes sont frères, et si tu conteste, je te fais couper le cou ! »

Ses cheveux se hérissaient, ses yeux s'injectaient, les poils désordonnés de sa barbe frémissaient comme le pelage d'un fauve... Heureusement le verrou n'était pas mis, et je me sauvai comme si le docteur Guillotin, ce philanthrope dans l'erreur, eût été à mes trousses, et je m'écriai : LA RÉPUBLIQUE N'EST LA RÉPUBLIQUE QUE POUR CEUX QUI L'EXERCENT.

Dans la rue, je housculai un homme et je reconnus mon ami, mon sauveur, le journaliste que vous connaissez déjà. Il rit beaucoup de ma terreur et m'emmena chez Tortoni où nous primes un verre d'absinthe.

Quand mes esprits furent un peu remis, je lui fis part de mes trois visites, ce qui me valut les éclaircissements que je vais transcrire.

C'est lui qui parle.

« Mon bon ami, tu es d'un naïf à faire peur et tu as bien du chemin à parcourir avant d'être fait une éducation politique passable. Je crains que tu n'en arrives à tomber dans la catégorie de l'abonné. L'abonné est un récipient où le journal verse quotidiennement son opinion du matin au soir ; or, le contenu a beau changer, le contenant reçoit toujours sans sourciller, avec la conviction aveugle du néophyte.

« Au lieu de demander l'opinion de celui-ci et de celui-là, tu aurais dû tout simplement te poser deux questions : Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la société ? Et les deux réponses que tu te serais faites, l'auraient montré implicitement ce que doit être un gouvernement.

« Avant de consulter, tu aurais dû réfléchir qu'opinion et intérêt personnel sont cousins germains ; si tu l'avais fait, tu aurais certainement su d'avance que les nobles sont naturellement légitimistes, les boutiquiers orléanistes, et que ceux qui n'ont rien à perdre se disent volontiers républicains.

« Ne t'occupe donc pas de ce que pense M. Machin ou M. Chose, cherche avec ta conscience, tes apti-

Mais, au milieu de cette misère et de cette nudité, une chose étrange attirait l'attention. C'était, contre le mur, accroché à une espèce de porte-manteau, une brillante toilette de soie et d'or, une espèce de costume de théâtre.

Lilia, sans être curieuse, avait bien aussi remarqué cette richesse de la maison, mais, soit qu'elle eût craint d'embarrasser la pauvre femme par une question indiscrette, soit pour toute autre raison, elle n'avait jamais osé en parler à la mère La Grise.

Seulement, elle avait remarqué que celle-ci regardait souvent avec amour le joli costume, et une fois il lui était arrivé de se fâcher contre Jacques qui avait failli le faire tomber.

Quand le père Seulet entra, le jeune homme, comme nous le savons, était seul.

Il était toujours à la fenêtre et si absorbé dans ses pensées qu'il n'entendait pas frapper à la porte et le bruit que fit en entrant le vieillard.

A quoi donc pensait-il ainsi ?

Quelles pensées le dominaient ?

Hélas ! il aimait Lilia, il l'aimait comme un fou, comme un insensé.

Il faisait des rêves de bonheur où il arrangeait sa vie entre celle qu'il aimait et sa pauvre mère.

— Je travaillerai pour toutes les deux, se disait-il, et j'aurai vingt fois plus de courage.

Mais tout à coup il tressaillit.

Derrière lui une voix avait prononcé son nom.

Il se retourna...

C'était le père Seulet.

En l'apercevant, le jeune homme fit un mouvement.

Lui ! dit-il.

Le père de Lilia !

Mais cette émotion dura peu, car Jacques était un de ces hommes forts qui savent se rendre maîtres d'eux et cacher sous une apparente froideur ce qu'ils ressentent de leurs impressions.

Ce fut donc avec beaucoup de calme, quoique son cœur battait violemment, qu'il offrit une chaise au vieillard.

— J'accepte volontiers, répondit celui-ci, car je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

Et, tandis que le jeune homme, qui s'était assis à son tour, se préparait à l'écouter, le père Seulet le regardait attentivement, et il sentait une certaine sympathie l'attirer vers lui.

« tudes et tes lumières, et surtout n'oublie jamais que :

« Etre d'un parti, c'est s'éviter la peine d'avoir une opinion à soi. »

MOREAU DE BAUVIÈRE.

UN TROISIÈME CHEVEU

dans l'existence du docteur Astier

Nous recevons la lettre suivante que nos convictions personnelles nous font un devoir d'accueillir :

Monsieur le rédacteur du Refusé,

Dans votre exorde à la lettre de M^{me} V^e Reymond sur le chignon des femmes, imprudemment attaqué par M. le docteur Astier, vous dites que le *Salut public* est un terrain à louer.

Je suis parfaitement de votre avis. Quelque intéressant que soit un article envoyé à ce journal, il ne veut en faire bénéficier ses lecteurs. — « Ce n'est pas que ce soit pâle, a-t-on semblé me dire, mais ça tient de la place !

Et la place est chère au *Salut public* ! Songez donc, mon récit allait peut-être prendre la place de deux ou trois annonces ! quatre peut-être — en serrant un peu ; et on serre beaucoup au *Salut public* !

Le rédacteur de la chronique locale préfère parler de la Chine, « des lièvres qui viennent d'eux-mêmes se mettre sous la cendre, » des bébés ou des hannetons, ce journaliste aime mieux s'étendre sur les femmes nues accrochées aux fenêtres ou faire de grotesques réclames aux directeurs des théâtres subventionnés, plutôt que d'ouvrir ses colonnes à un fait de courage, d'énergie et de talent.

Il est vrai qu'il s'agit encore d'une femme, d'une femme à chignon sans doute, et, par sa conduite, M. Astier tient décidément à prouver qu'il n'estime pas plus l'une que l'autre. Il est vrai qu'il est question de science nouvelle, choses toujours dures à avaler pour les retardataires.

Pourtant, après quelques pourparlers inutiles, je dois déclarer que l'on me fit la proposition suivante :

— Tenez, me dit un de ces messieurs, arrangeons cette affaire, nous allons insérer votre petite machine.

— Oh ! monsieur, que de...

— Cela vous coûtera deux francs par ligne.

— Ah !...

— ... Il y a cinquante lignes, c'est 100 fr.

Je l'avoue, j'ai reculé sur toutes les lignes.

100 fr. pour apprendre aux Lyonnais qu'il y a encore, de temps à autre, dans leur ville, des personnes désintéressées et courageuses... c'est trop cher et, ma foi ! j'ai préféré employer mon argent à une bonne œuvre.

Je suis donc sorti de la boutique du *Salut* assez déseillé sur le sacerdoce de la grande presse, lorsque je me suis rappelé que tous les samedis je lisais une feuille littéraire qui, grâce à sa désinvolture, sa rédaction indépendante, sa liberté d'allures, s'empresait de faire droit à ma demande, j'ai nommé le *Refusé*.

Voici le fait refusé par le *Salut Public* :

Samedi soir, vers les cinq heures, un homme d'une quarantaine d'années tombait dans la rue Boileau, frappé d'une attaque apoplectique et hystérique, à la suite de libation alcoolique prise dans le but évident de se donner la mort.

On s'empresse autour de lui, on lui prodigue tous les soins possibles. Rien. Le moribond noircit à vue d'œil.

On renonçait à tout espoir de ramener le malheureux à la vie et l'on se disposait à le faire transporter à l'hôpital ou à la Morgue, lorsqu'une dame, une dame habillée de gris, arrive sur le lieu de l'accident, s'inquiète de sa cause, fend la foule, s'agenouille ou plutôt se jette sur le prétendu cadavre, et là, pendant plus d'une demi-heure, le magnétisme de la tête aux extrémités. Les dents du malheureux étaient serrées et formaient tenailles à branches inséparables, les bras et les extrémités inférieures présentaient la rigidité

Puis, chose étrange ! Jacques, avec sa taille élancée, son teint pâle, ses cheveux noirs qui lui retombaient sur le cou, et ce je ne sais quoi d'aristocratique qui se trahissait dans toute sa personne, réveillait dans l'âme du père de Lilia un souvenir indéfini et vague encore, il est vrai, mais qui lui revenait plus fidèle à mesure que ses yeux se fixaient sur le jeune homme.

— J'espère, Monsieur, que vous me pardonneriez ma visite, dit le vieillard, quand vous saurez le motif qui m'a fait venir vers vous. D'ailleurs, je serai bref, et j'irai droit au but ; en un mot, je viens vous parler de Lilia.

Il y eut un silence. Le père Seulet attendait probablement que Jacques répondît ; mais le jeune homme ne dit rien.

Seulement, en entendant prononcer le nom de la jeune fille, il devint rouge et ne put s'empêcher de faire un mouvement.

— Ce que je viens vous dire vous paraîtra peut-être étrange, continua le vieillard ; mais, vous savez, Monsieur, que les pères ont le privilège d'être perspicaces... Eh bien ! ma fille vous aime !

— Elle m'aime ! s'écria le jeune homme, Lilia m'aime ! Oh ! Monsieur, que dites-vous ?

— La vérité.

— Elle m'aime ! murmura Jacques.

— Oui, Monsieur, Lilia vous aime. Un autre vous l'eût caché, mais vous l'auriez bientôt deviné. Moi j'ai pensé qu'il valait mieux venir à vous et vous dire : Si vous êtes, comme je n'en doute pas, l'homme d'honneur que m'a dépeint Lilia, monsieur Jacques, soyez mon fils !

Et, en achevant ces mots, le vieillard tendit sa main au jeune homme.

— Oh ! Monsieur, s'écria celui-ci, soyez béni pour le bonheur que vous me donnez ! Oui, j'aime Lilia ! je l'aime de toutes mes forces, de toute mon âme ! et je suis prêt à donner pour vous et pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

Puis, avant que le père Seulet pût parler, il ajouta vivement :

— Mais je suis pauvre, Monsieur, je n'ai que mon courage et l'espérance d'un avenir meilleur, d'un avenir tel que je l'avais rêvé ; car il faut bien que je vous le dise, Jacques n'est pas seulement l'ouvrier que l'on connaît, il est cela, oui ; mais il est encore un rêveur et un ambitieux. Pourtant je ne me plains pas de ma

cadavérique ; tout cela fut défait en moins de temps qu'il n'en faut pour le rapporter.

En revenant à la vie, le premier nom que le pauvre homme prononça fut celui de son enfant, puis il demanda à voir son sauveur.

La dame grise avait disparu. Je ne décrirai pas, monsieur le rédacteur, toutes les péripéties de cette demi-heure, elles sont nombreuses.

Un monsieur qui, voulait prêter son assistance, se trouva mal de l'émotion qu'il éprouva : on fut obligé de l'accompagner à son domicile. Un autre disait : « Que prétendez-vous faire puisqu'il est mort ? — Laissez toujours, répliquait la dame grise, je ne vous demande qu'une demi-heure. » Un pharmacien voisin dont le louable empressement doit être signalé et qui était venu apporter une fiole ; devenue inutile, a été émerveillé du courage et de l'énergie de la dame grise, comme les spectateurs l'appelaient.

Ma foi, le nom lui restera.

Votre lecteur assidu.

L... D.

Samedi prochain le *Refusé* reprendra ses SILHOUETTES MUSICALES.

LES BOULEVARDS

Tous les journaux de cette semaine se sont évertués à plaindre ce pauvre diable qui, dimanche dernier, a été tué aux courses de Chantilly. Mon Dieu, comme le pauvre diable a été tué par sa faute, je ne trouve pas une ligne pour le pleurer. — Depuis dix minutes on avait fait évacuer la piste, les chevaux étaient sortis du pesage, ils venaient de s'aligner, on donne le signal du départ et cet individu, un Américain, paraît-il, choisit ce moment pour traverser. *Ajax III* le culbute, roule lui-même et désarçonne son jockey, qui n'a aucun mal.

Ce que je trouve d'étrange là-dedans, ce n'est pas la mort de cet imprudent, ce n'est pas la chance du jockey, c'est l'intelligence du cheval qui se relève et voyant ses camarades déjà loin, part à fond de train. Il les rattrappe, les dépasse et mène la course. Puis, arrivé devant les tribunes, il s'arrête : J'ai gagné, pense-t-il, ce n'est pas plus malin que ça ! — Ce que son instinct de cheval ne pouvait pas deviner, c'est que la course avait 4000 mètres, soit deux tours de piste. Quand il vit les chevaux continuer le train, il s'aperçut de son erreur, mais il était trop tard. Alors furieux, il n'osa rentrer au pesage et s'en alla cacher sa honte dans Chantilly.

Cette intelligence des chevaux en général et des chevaux de course en particulier se témoigne fréquemment. Nous en avions l'autre jour un frappant exemple à Lamarche.

En sautant la rivière, *Violet* se cassa les reins, il tomba aux trois quarts mort et, comme il n'y avait pas là un vétérinaire pour l'achever, on le traîna en dehors de la piste et on le couvrit d'une toile cirée.

Quelques minutes après, la cloche du pesage sonna pour la seconde course, *Violet* leva la tête. Et quand les chevaux passèrent auprès de lui, la malheureuse bête se souleva sur ses deux jambes de devant et poussa un hennissement d'impatience.

Il ne voulait pas qu'on courût sans lui.

Décidément je n'ai pas de chance avec M. Blavet, je lis dans ses *faits divers* de l'autre jour : *Dimanche, jour de l'Ascension, à Monaco...*

Ça vaut la semaine des quatre jeudis, tant désirée par les collégiens de tous les âges.

— A moins pourtant qu'à Monaco cette fête tombe un dimanche. Tout est étrange dans cette principauté.

destinée et je la subis ; mais je ne renonce pas à la changer. Ma mère est aujourd'hui sans forces et sans ressources ; je travaille et je travaillerai pour elle, et pour Lilia, si vous me la donnez.

— Et que pouvez-vous espérer ? demanda le vieillard ; l'ouvrier peut-il former d'autres vœux que de gagner à la sueur de son front son pain de chaque jour ?

— Et pourquoi pas ? L'homme du peuple ne peut-il pas se faire une place plus large au soleil et sortir enfin de son ombre ?

— Oui, mais comment ?

— Par la volonté, l'énergie et la persévérance. Remontez d'un siècle dans l'histoire, et voyez ce que nous étions : des vilains, des bêtes de somme attachées à la terre des seigneurs fainéants et lâches. Nous n'avions aucun droit, nos tyrans les avaient tous. Nous étions courbés sous le joug comme des bœufs patients qu'un enfant peut conduire. Mais un jour le joug nous a semblé trop lourd et nous l'avons brisé, malgré la résistance de nos maîtres qui se croyaient si forts.

Le vieillard voulut parler, mais le jeune homme, que ses idées entraînaient et qui semblait obéir à un noble enthousiasme :

— Je vous parle de 89, mais avant cette époque glorieuse, est-ce que notre destinée n'avait pas déjà subi des transformations ? Est-ce que nos pères n'avaient pas lutté pour conquérir le droit d'être des hommes, sinon des citoyens, et non plus des *ruptuari*, des roturiers, comme on les appelait, attachés à la glèbe ? Est-ce qu'ils n'avaient pas arrosé de leur sang la terre qu'ils cultivaient, pour arriver à l'affranchissement des Communes ? Eh ! bien, monsieur, de même que le peuple s'est affranchi autrefois par le courage et la volonté, il n'a qu'à vouloir aujourd'hui pour que l'égalité, qui n'est qu'un mensonge, devienne une vérité.

Le père Seulet ne répondit pas, mais son regard était demeuré fixé sur Jacques qui semblait poursuivre sa pensée.

Tout à coup le vieillard tressaillit.

— Oh ! c'est étrange ! murmura-t-il, cette ressemblance...

(La suite au prochain numéro.)

La promulgation de la loi sur la presse — pardon, j'allais dire sur la liberté de la presse — commence à produire ses fruits. De toutes parts des feuilles nouvelles se fondent ou vont se fonder. Un industriel s'est ému en présence de tous ces journaux, il vient de créer une fabrique de romans, d'articles, de nouvelles et de mots. On trouvera chez lui, à des prix très-modérés, tout ce que l'on désirera en fait de littérature de bas étage.

Ce Monsieur a à sa solde beaucoup de pauvres diables sans le sou qui lui noircissent du papier à tant l'heure. Précieuse trouvaille pour les petits crevés ambitieux. L'industriel promet : discrétion, fidélité, propriété et abondance.

On consommera sur place ou à domicile. Ces prospectus d'un nouveau genre nous rappellent les anciennes affiches du Pont-Neuf :

Un tel coupe les chieurs,
Tond les chats
et
Va-t'en ville.

Émile LAMBRY.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Je dois des excuses à Pèpè : j'ai cité un de ses mots, publié jadis ici même, — en en attribuant la paternité à l'*Echo de Marseille*.

Qui diantre aussi se serait douté que M. MAR-GOUZY, de l'*Echo*, prenait son esprit dans la collection du *Refusé*?

Il vient de paraître à Moulins un nouveau petit journal illustré, le *Turlututu*, dont le directeur-rédacteur en chef et dessinateur — est M. COLLODION, le même qui fera samedi ses débuts dans le *Refusé* : nous le mettons à contribution, sans plus tarder :

Aux dernières courses de Moulins :
UN BRIGADIER. — Allons, messieurs, reculez-vous, vous dépassez les limites.

UN BARRE. — Ah ça, brigadier, jusqu'où voulez-vous aller en arrière?

LE BRIGADIER. — Jusqu'à ces piliers : ce sont les colonnes des reculs.

Le *Progrès de Saône-et-Loire* a éprouvé le besoin de changer d'imprimeur, ce qui peut arriver à tous les journaux. Le *Refusé* lui-même... — Or, le nouvel imprimeur du journal a cru devoir faire aux lecteurs une profession de foi, de laquelle il ressort qu'il ne partage nullement les opinions du *Progrès*, et qu'il entend être uniquement imprimeur, « — ni plus ni moins ! »

Je trouve cela très-fort, pour un imprimeur seul !
Ah ça, que voudrait-il être... de plus ? — On n'a pas dû lui demander autre chose. Quand on s'adresse à un homme de sa partie, on s'occupe bien plus volontiers de ses caractères que de son caractère.

L'abbé de Voisenon pétillait d'esprit. Quoique tout entier au monde, il disait exactement son bréviaire dont il marquait les renvois avec des couplets de chansons grivoises.

En 1688, le 30 mars, Casimir Lissinski fut condamné à être brûlé vif, pour avoir écrit ces mots : « Dieu n'est pas le créateur de l'homme : C'est l'homme qui est le créateur de Dieu. »

On reprochait à M. d'Argenson de n'employer pour espions de police que des fripons et des coquins. — « Trouvez-moi, répondit-il, d'honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. »

(Le Peuple, de Marseille).

Notre vieux GENIN, dont les Lyonnais ont conservé le souvenir, est, on le sait, attaché depuis longtemps au théâtre Chave, de Marseille. Le *Petit Marseillais* nous apprend que « cet artiste, qu'une brave maladie avait tenu plusieurs semaines alité, fera dimanche sa rentrée. »

Comme on voit tout de suite que l'on a affaire à un grand premier rôle de drame. L'habitude de défendre chaque soir la veuve et les orphelins... d'un pont quelconque, au prix d'exploits et de prouesses multiples, lui fait fourrer de la bravoure jusque dans ses maladies.

Vous me dites qu'il faut lire grave. — Entre nous, je m'en doutais, *Petit Marseillais*, mon ami.

M. BLANCHEREAU, un acteur (!) qui a laissé aussi des souvenirs à Lyon, dirige en ce moment, à Chalon, une troupe de drame qui a pour chef de *pile* Jenneval, accompagné de l'inéluctable Clarisse Miroy ; — encore de vieilles connaissances.

Tel a une mitre sur la tête, qui ne mérite qu'une calotte.
Les grands esprits se rencontrent, et les trains de chemins de fer aussi.

(Rado fils. Petite Gazette d'Avignon).

Le maître de la Maison Dorée s'est décidé à faire commencer, à Bellecour, la musique de nuit, qui était vivement désirée. — Il était bien temps.

Son confrère, M. Grand, du chalet, n'avait pas attendu si longtemps : depuis dimanche, il se fait donner chaque soir un concert.

C'est triste à dire, mais on ne se décide pas à aller au Parc. C'est en vain que les meilleures

musiques jouent leurs meilleurs morceaux ; le plus beau des airs est toujours le Parc lui-même.

Les cygnes et autres canards se font du reste un devoir d'assister à ces concerts de famille.

PENEY.

L'abondance des matières nous force de supprimer un excellent article de notre collaborateur Aristide FRÉMIENE.

Un Premier Septembre

On lit dans le *Bonhomme normand* :

Les premiers tableaux de *Faust* avaient été joués sans encombre, et la toile venait de se relever sur le jardin de l'fortunée Marguerite quand M^{lle} Bonnefoy a entamé la ballade du *Roi de Thulé*.

Dès les premières mesures, le public a témoigné d'un mécontentement qui, allant crescendo, n'a plus connu de bornes au moment où l'orchestre et M. Vincent sont venus jeter leurs notes... indécises, au milieu des éclats de voix de notre *prima dona*.

La toile est enfin tombée sur cette triste épopée musicale ; aussitôt après, un billet demandant le renvoi de M. Vincent, premier ténor, et de M^{lle} Bonnefoy, première chanteuse, a été jeté sur la scène.

Le régisseur, appelé immédiatement, s'est présenté en costume de fantaisie ; puis, après avoir dit, en souriant, qu'il trouvait le public très-gentil, très-convenable, très-aimable, il a terminé en déclarant que satisfaction allait être donnée aux demandes de renvoi.

Une fois lâché sur ce terrain du remplacement, le public ne s'est plus arrêté. Les uns sont allés jusqu'à demander le renvoi du souffleur, sous prétexte qu'à l'opposé du premier ténor il avait parfois trop de voix ; — d'autres ont réclamé le complément de l'orchestre ; — une voix... une seule... a demandé le renvoi de l'orchestre.

Piqués au vif par cette manifestation, messieurs les musiciens ont ramassé leurs instruments et ont disparu les uns après les autres, comme des ombres fugitives. Jamais on n'avait encore vu notre orchestre marcher avec un ensemble aussi parfait ; ça serait capable de le réhabiliter dans l'esprit des dilettanti... s'il eût mieux choisi l'occasion pour se mettre d'accord.

Tout en n'approuvant pas le spectateur qui a demandé le renvoi de l'orchestre, nous ne saurions donner raison aux musiciens d'avoir abandonné leur poste, — surtout après les explications données par un grand nombre d'habitues du théâtre, qui ont formellement déclaré qu'on demandait le complément et non le renvoi de l'orchestre.

Nos confrères ont publié à ce sujet des articles dans lesquels sont exposées des théories fort discutables et sur lesquelles nous reviendrons. Du reste, pour bien élucider de semblables questions, nous pensons qu'il ne faut pas être jeune et partie.

M. Stainville s'est à son tour présenté, informant les habitués du théâtre que M. Vincent et M^{lle} Bonnefoy refusaient de résilier, mais que, néanmoins, il serait fait droit aux justes réclamations du public, un article du règlement interdisant à tout artiste cause de désordre de reparaitre sur la scène.

Bien qu'un calme relatif se fût rétabli, la représentation n'a pu être continuée... faute de musiciens. — Les recherches les plus minutieuses n'ont pu faire découvrir la trace d'un seul.

La salle a en conséquence été évacuée et des cartes ont été remises aux spectateurs, afin qu'ils puissent assister à la plus prochaine représentation.

Tandis que tout n'était que tumulte et surexcitation au-delà du rideau, tout en dedans était au contraire que morne abattement et complet désarroi.

La basse, le baryton, la diégne, les choristes eux-mêmes reposaient consternés chacun dans leur coin.

M^{lle} Faivre, tout émue, se soutenait sur le bras du second ténor, qui s'était lui-même sur les larges épaules de la mère de notre ducagon.

On se sentait bien là au soir d'un Waterloo dramatique.

Quant à M. Vincent et à M^{lle} Bonnefoy, ils refusaient toujours de résilier leur engagement. On m'a même affirmé, — ce dont je doute fort, — que notre première chanteuse était décidée à jouer malgré et contre tous, dût-elle être accueillie en scène par des trognons de choux !

Des trognons de choux !... Voilà, pour une artiste, des fleurs d'un nouveau genre, qui ne sont pas à envier... de bonne foi !

On nous affirme qu'à la suite des plus pressantes sollicitations adressées par la direction aux musiciens de l'orchestre, ces derniers ont consenti à reprendre leur place au théâtre. Cela devait être.

Quant à M. Vincent, il est remplacé par M. Besson, ténor léger engagé pour l'hiver prochain à Toulouse, — et à M^{lle} Bonnefoy a succédé M^{lle} Naddi, première chanteuse du Grand-Théâtre du Havre.

Pierre PIROU.

Dépêche télégraphique

adressée au journal LE REFUSÉ.

« Rédaction *Progrès*, Salut public, *Courrier de Lyon* et *Refusé* qui ont reçu, il y a deux mois, exemplaires *Régiment fantaisie*, priés vouloir bien appeler l'attention de leurs lecteurs sur cet ouvrage. Journalistes désignés agissant ainsi feront acte de courtoisie envers l'auteur. Bienveillance et courtoisie ne nuisent jamais à ceux qui en font usage. D'ailleurs, *Régiment fantaisie*, que, étant œuvre exceptionnelle, ne mérite pas tomber « victime conspiration du silence. »

VICTOR DAZUR.

Au camp de Mékontentopolis, le 28 mai 1868.

THÉÂTRES

Paris.

Le départ de Mlle Nilson pour Londres a forcément interrompu les représentations d'*Hamlet*.

Mlle Nilson a obtenu un immense succès dans le rôle d'Ophélie, et le public d'élite qui assistait à sa représentation d'adieu lui a prouvé combien son départ était regretté.

Mais elle est autrement fêtée à Londres, où les salons les plus aristocratiques se disputent l'immense

artiste ; elle obtient en Angleterre tous les genres des succès.

En prévision de ce départ, M. Perrin avait préparé une splendide reprise de *Guillaume Tell*. L'exécution de ce chef-d'œuvre est véritablement admirable.

Faure y déploie un talent, un art infinis ; Arnold est, sans contredit, le meilleur rôle de Villaret ; Mathilde est un immense succès pour Mlle Marie Battu ; les moindres rôles sont tenus par de véritables artistes ; les chœurs donnent avec un ensemble, une précision irréprochables ; le ballet est ravissant. En un mot, cette reprise est un triomphe.

Dufour est un industriel qui a remué bien des millions dans sa vie, mais ses affaires s'embarrassent, son crédit disparaît ; il faut songer à le retrouver. Chaulay est un ancien maquignon qui s'est poussé de la particule et du marquisat, parce que cela fait toujours bien.

Le premier a une fille à établir, le second un neveu à marier ; il y a là pour l'un comme pour l'autre un bon coup à faire.

Dufour a besoin d'un gendre apportant nom, titre, influence, crédit ; il ne peut se relever qu'à cette condition. Les parchemins du maquignon-marquis ne sont que des amorce pour séduire les pères ayant des filles à marier. Comment trouver un gendre, comment trouver une nièce dans ces conditions. Eh bien ! mais le courtier de mariage, M. de Saint-Amour, est là pour quelque chose.

En effet, celui-ci met en rapport l'industriel gêné et le faux gentilhomme.

Comme ils sont faits pour s'entendre et se duper sans scrupule, l'affaire est bâclée à la première entrevue.

Laure Dufour et Pierre Vernon, affublés par son oncle du titre de vicomte, sont les instruments de travail de nos deux honnêtes spéculateurs.

Les deux jeunes gens éclairés dans un court entretien sur le caractère odieux de la spéculation dont ils sont l'objet, purifient par l'estime et l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre ce trafic honteux. Pour eux, il devient un vrai mariage, et ils se donnent volontairement cette main que Dufour et Chaulay ont cru vendre.

Mais le père et l'oncle s'aperçoivent bientôt qu'ils se sont réciproquement dupés ; ils n'ont plus qu'un désir : défaire ce qu'ils ont fait. Mais il est trop tard ; les époux s'aiment de plus en plus, ils resteront unis.

Tel est le sujet des deux petits actes, en vers, que M. Jules Barbier a donnés à l'Odéon sous ce titre : la *Loterie du mariage*.

C'est une agréable comédie qui abonde en jolis détails et en jolis vers.

Mlle Sara Bernhardt a de la jeunesse, du charme, de la tendresse dans son rôle de jeune fille et de jeune femme ; elle a obtenu un grand succès.

M. Raynald est très-convenable dans le personnage de Vernon.

Il y a l'étoffe d'un excellent comédien dans M. Noël Martin ; il promet beaucoup et je suis convaincu qu'il tiendra.

Le théâtre de Cluny, après le grand succès des *Sceptiques*, vient de donner encore un drame de M. Félicien Mallefille.

Les *Mères repenties* avaient été représentées, en 1858, à la Porte-Saint-Martin. A la première représentation, ce fut de l'enthousiasme.

C'est une reprise que nous ne pouvons qu'approuver, car ce drame est une des quelques rares pièces remarquables qui aient été données depuis longtemps. Celle-ci se recommande par le fond, par l'idée, par la forme, par les détails. M. Mallefille est très-bien servi par les acteurs, surtout par les femmes, qui, il faut en convenir, ont les meilleurs rôles.

Mlle Duguet a eu de forts beaux mouvements dans le rôle de Rose Marquis.

Mlle Alzien, une ingénue qui débute, a de la grâce, une voix charmante et une certaine timidité qui sied bien à son emploi ; elle a de l'avenir.

Tabin joue Raventine ; il ne vaut pas Brésil, qui a créé le rôle, mais il est néanmoins très-convenable.

Pour E.-A. Spill empêché :

Gustave LEBLOND.



Lyon.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. GEOFFROY.

L'année théâtrale de 1867 - 1868.

J'ai revu M. Geoffroy dans la *Cagnotte*, un *Pied dans le Crime* et les *Jocissies de l'Amour*. C'est toujours le même charmant artiste, ingénieux, plein de finesse et soulignant avec beaucoup d'esprit les nuances les plus délicates de ses rôles. En jouant *Génévieve* ou la *jaalousie paternelle*, cette délicieuse comédie de Scribe, il s'est révélé plein de sensibilité dans Clémencebourg, un honnête homme qui a le défaut de trop aimer sa fille. Sa fille, c'était Mlle Meyronnet. Hélas ! — Mais n'anticipons pas, car j'aurai tout à l'heure à reparler de cette artiste, à propos de quelques réflexions sur l'année théâtrale qui va finir.

Comme ensemble, la reprise de la *Cagnotte* a été assez satisfaisante, et, sauf M. Thibaut, dont le jeu est tous les jours de plus en plus monotone, et M. Homerville, qui ne faisait pas oublier Lamy, on aurait tort de se montrer plus exigeant envers MM. Lecomte, Luco, Ducouret et Julien, et mesdames Michon et Maurel.

Je passerai rapidement sur un *Pied dans le Crime* et les *Jocissies de l'Amour*. La première de ces pièces est un mauvais vaudeville qui n'a qu'une qualité, c'est d'avoir un rôle pour M. Geoffroy, et, quant à la seconde, elle est assez connue pour que je me dispense d'en faire un compte-rendu. Cependant, M. Ducouret y brûle beaucoup trop les planches et tombe parfois dans la charge. Cela peut bien faire rire une fois, mais pas toujours.

Et maintenant quelques réflexions sur l'année qui va finir.

Incontestablement, nous possédons une troupe de comédie de premier ordre, et M^{mes} D'Herblay, Smith, Abit, et MM. Bondonio, Laty, Harville et Train, sont des artistes de talent ; mais, précisément à cause de cette supériorité, le public doit exiger qu'aucune médiocrité ne vienne détoner dans l'ensemble.

Ainsi, nous répétons aujourd'hui ce que nous avons dit déjà : mesdames Meyronnet et Meyer sont insuffisantes ; la première, parce qu'elle manque de bonne volonté, la seconde, parce qu'elle manque de talent.

Quant à madame Thais Petit, qui nous quitte, il y aurait beaucoup à dire ; constatons seulement qu'elle n'emportera pas nos regrets et passons.

Bon voyage également à M. Butaut.

Quelques larmes sur M. Stanislas.

Un regret sincère à MM. Lebrun et Lecomte, que nous perdons.

Nous n'aurions pas la chance de perdre aussi bien M. Constant Théry, troisième rôle, père noble, second premier rôle, tout, enfin, excepté acteur passable.

MM. Belliard, Luco et Chevalier nous restent ; tant mieux.

Et maintenant quelques mots au directeur.

La grande presse de Lyon s'essayant depuis quelque temps à la bouffonnerie, il est de notre devoir d'être sérieux à sa place et puisqu'elle a juré de se moquer du public lyonnais, il est encore de notre devoir de tenir ce même public au courant et de ne pas lui donner en fait de nouvelles d'inacceptables billescées.

1^o Aurons-nous enfin un troisième amoureux ? Cette année, le programme portait le nom de M. Emmanuel, qui n'a jamais été qu'un personnage mythologique, car nous attendons encore de le voir. Il faut espérer que nous serons plus heureux cette fois, à moins que la direction soit toujours dans l'intention de faire jouer cet emploi en partage par M. Chevalier et le successeur de M. Stanislas.

2^o Se décidera-t-on enfin à donner un successeur à M. Armand Coste ? Ce ne serait pas bien difficile ; mais il faut de la bonne volonté. Si c'est ce qui manque, qu'on le dise.

3^o Nous avons une charmante jeune première, et une artiste d'un véritable talent, madame D'Herblay ; que fait-on de madame D'Herblay ? Elle est presque aussi invisible que M. Emmanuel. C'est à peine si elle joue quelquefois le dimanche, et cependant le répertoire en souffre. Qu'on nous dise si madame D'Herblay est engagée ou si elle ne l'est pas. Si oui, qu'elle joue son emploi ; si non, ne mettez pas son nom sur le programme, afin que le public sache à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, nous avons un motif sérieux pour exiger que madame D'Herblay paraisse plus souvent : c'est qu'indépendamment du talent qu'elle montre dans ses rôles, l'élégance avec laquelle elle porte la toilette lui donne une supériorité incontestée dans son emploi.

Nous aurions, certes, encore beaucoup de questions à faire et beaucoup de choses à demander, mais nous ne paraissions qu'une fois par semaine, et la place que doit occuper cet article est nécessairement restreinte.

Pourtant nous ne saurions nous empêcher de protester contre un abus qui pourrait devenir déplorable, car il ne tendrait à rien moins qu'à faire du théâtre une ménagerie.

Nous voulons parler des exhibitions dans le genre de celle des frères Magry.

Dans le temps, nous avons eu la visite d'un descendant d'Hercule, d'un certain athlète aux bras nerveux, qui fendait d'un coup d'épée un bœuf ou un mouton, je ne sais plus lequel. Eh bien ! cela était joliment incontestable, c'était d'un effet réussi ; mais j'avoue cependant qu'on voit mieux que cela dans certaines arènes. Cela tient peut-être à ce que le théâtre est une arène pacifique, où l'on se contente de voir lutter entre eux des talents rivaux ou des génies qui n'en ont pas. Je le répète. Qu'on nous rende Madame D'Herblay, étoile trop longtemps invisible ; que le nuage qui la voilait se déchire et qu'elle nous apparaisse comme autrefois, dans des succès fructueux pour le théâtre et pour les spectateurs, qui n'auront pas perdu leur temps. Que vos préoccupations ne soient pas toutes pour le Grand-Théâtre Impérial qui est souvent ingrat des soins que vous avez pour lui, et, de même qu'aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture, donnez aux amateurs de belles comédies, hélas ! si longtemps affamés, quelques œuvres sérieuses à se mettre sous la dent. Je sais bien que cela est parfois difficile, mais avec un peu de bonne volonté, cela n'est pas impossible. Je me résume donc, car je crois qu'il en est temps, et je conclus que le but d'un directeur intelligent — comme M. D'Herblay, par exemple, — doit être de faire du même coup ses affaires et celles du public, et quand il y réussit, — comme M. D'Herblay encore, — de s'efforcer de faire mieux.

Victor CHAUVET.

P. S. — Nous espérons qu'en dépit de la chaleur, le public tiendra à assister aux débuts des Célestins. Car, s'il ne savait pas maintenant braver la température au théâtre, peut-être ne serait-il plus à même d'y braver, dans quelque temps, le froid que ne manqueront pas d'y apporter certains débutants.

V. C.

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs qui partent pour la campagne que le *Refusé* prend des abonnements de trois mois pour 2 fr.

Le journal arrive à domicile le samedi matin par le premier courrier.

Par décision de Monsieur le Sénateur préfet du Rhône, la vente du *Moniteur de Lyon* est autorisée sur la voie publique.

DIMANCHE 31 MAI 1868

GRAND CONCERT-FESTIVAL

DONNÉ PAR

LA FANFARE D'OULLINS

dans le clos de M. RIBAUD.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERGÉ.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14